

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

30^e ANNÉE

N^o 22

15 NOVEMBRE 1887.

AVIS. — Se réabonner par un mandat-poste, à l'ordre de M. Leymarie pour 1887; sauf avis, l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

SEANCE COMMÉMORATIVE (1^{er} novembre).

La séance est ouverte par la lecture d'une méditation spirite.

Le président de la séance, M. Leymarie, dit ce qui suit, au nom de la société scientifique du spiritisme :

« Sous l'incitation des incarnés et des désincarnés, en 1858. Allan Kardec créait les réunions annuelles de la Toussaint; nous continuons la bonne tradition.

« Permettez-nous, avant d'adresser un souvenir mérité à nos décédés, de consacrer quelques paroles au philosophe éminent qui vulgarisa le spiritisme dans le monde.

« Quelques journaux amis se complaisent à *diminuer A K*; les critiques ont-ils bien lu ses œuvres? il ne faut pas oublier que ce fut un maître en logique, l'ami de la concision, de la justice et de la raison.

« Nous devons à Allan Kardec les règles ou préceptes suivants :

« Le spiritisme est une science morale, progressive et perfectible, qui répond aux aspirations du cœur et de la raison.

« Aux spirites il sera donné selon leur avancement intellectuel et moral.

« La revue spirite est un terrain d'essai destiné à sonder l'opinion des hommes et des esprits sur certains principes, avant de les admettre comme parties constituantes de la doctrine.

« S'il y a des révélateurs pour les vérités scientifiques, à plus forte raison il doit y en avoir pour les vérités morales, ces éléments essentiels du progrès.

« Les médiums qui transmettent cette révélation ne sont point des êtres passifs dispensés du travail d'observations rigoureuses; celui qui enseigne ne peut faire abnégation de son jugement et de son libre-arbitre.

« Les médiums doivent contrôler sans cesse l'enseignement qu'ils transmettent; la doctrine perfectible qu'ils servent n'a pas été dictée de toutes pièces, n'est point imposée à la croyance aveugle.

« Le spiritisme et la science se complètent l'un par l'autre ; avec le seul secours de la matière, et sans le spiritisme, la science ne peut expliquer certains phénomènes.

« Le spiritisme sans la science manque d'appui et de contrôle ; il n'a pu se constituer qu'au temps voulu, après les découvertes scientifiques, par lesquelles, nous comprenons sa portée morale et sociale.

« Pour faire justice des choses de la théologie, faire la part des systèmes utopiques et de la réalité, les hommes éclairés, grâce aux nouvelles choses révélées, ne doivent interpréter les textes sacrés de toutes les religions qu'avec la logique et le bon sens. Cette interprétation est nulle, sans le secours de la science et du spiritisme qui s'entraident pour nous faire comprendre certaines lois.

« La doctrine spirite repose sur un fait qui est dans la nature ; pour supprimer le spiritisme, il faudrait supprimer les lois de la nature.

« Le spiritisme marchant avec les progrès ne sera jamais débordé, parce que, si de nouvelles découvertes lui démontreraient qu'il est dans l'erreur sur un point, il se modifierait sur ce point ; si une nouvelle vérité se révèle, il l'accepte.

« Les Esprits ne donnent pas une science toute faite ; n'étant pas sortis de l'humanité, ils nous apportent ce qu'il ont appris sur la terre ; ils veulent, à juste droit, bénéficier de nos études et de nos recherches.

« Le spirite conscient doit s'assimiler toutes les découvertes scientifiques nouvelles, et, s'il ne veut piétiner sur place, se mettre résolument à l'œuvre pour en avoir la connaissance réelle ; enseigner le contraire c'est tromper sciemment ses frères en spiritisme.

« Le spirite éclairé ne peut demander aux Esprits la solution des problèmes qu'ils n'ont pas la puissance de résoudre, car ils ne peuvent donner la science aux ignorants et aux paresseux.

« Les découvertes de la science glorifient Dieu au lieu de l'abaisser ; elles ne détruisent que ce que les hommes ont bâti sur les idées fausses qu'ils se sont faites de Dieu.

« Dans leur état actuel d'infériorité, les hommes ne peuvent que difficilement comprendre Dieu infini, parce qu'ils sont eux-mêmes bornés et limités, c'est pourquoi *ils se le figurent BORNÉ et LIMITÉ, COMME EUX* : ils se le représentent comme un être *circonscrit*, et en font une image à leur image. Nos tableaux qui le peignent sous des traits humains ne contribuent pas peu à entretenir cette erreur dans l'esprit des masses, qui admirent en lui plus la forme que la pensée. C'est pour le plus grand nombre un *souverain puissant*, sur un *trône inaccessible*, perdu dans l'immensité des cieux, et parce que leurs facultés et leurs perceptions sont bornées,

ils ne comprennent pas que Dieu puisse ou daigne intervenir directement dans les petites choses.

« Pour la facilité de notre intelligence, représentons nous la pensée de Dieu sous la forme concrète d'un fluide intelligent remplissant l'univers infini, pénétrant toutes les parties de la création : *La nature entière est plongée dans le fluide divin* ; or, en vertu du principe que les parties d'un tout sont de même nature, et ont les mêmes propriétés que le tout, chaque atome de ce fluide, si l'on peut s'exprimer ainsi, possédant la pensée, c'est-à-dire les attributs essentiels de la Divinité, et ce fluide étant partout, tout est soumis à son action intelligente, à sa prévoyance, à sa sollicitude ; pas un être, quelque infime qu'on le suppose, qui n'en soit en quelque sorte saturé. Nous sommes ainsi constamment en présence de la divinité ; il n'est pas une seule de nos actions que nous puissions soustraire à son regard ; notre pensée est en contact incessant avec sa pensée, et c'est avec raison qu'on dit que Dieu lit dans les replis les plus profonds de notre cœur. Nous sommes en lui, comme il est en nous, selon la parole du Christ.

« Allan Kardec a dit ce qui précède en termes excellents, très précis qui ne laissent aucune place à de fausses interprétations ; ceux qui le discutent n'ont pas lu sans doute, avec attention, son dernier ouvrage, *La Genèse selon le spiritisme*, édité quelques jours avant sa mort corporelle ; nous les convions à cette lecture ; ils auront la preuve que nous avons glané quelques préceptes dans un champ où se trouve la plus abondante des récoltes.

« Allan Kardec s'est toujours considéré comme un simple travailleur, qui devait son activité, son énergie, tout son savoir à la science spirite ; il était antipathique à toutes les infailibilités.

« Ce qui précède, tiré de son livre *la Genèse*, sur l'action providentielle, prouvera aux immortalistes et aux atmistes que bien avant eux il avait pressenti l'évolution scientifique et rationnelle que devait accomplir le spiritisme ; après 15 ans de travaux suivis, il pouvait mieux développer sa pensée, tout en réservant pour une autre œuvre le complément de ses déductions ; cette œuvre, il en avait tracé le cadre, et la mort ne lui a point permis de le remplir. Ce sera pour une existence nouvelle.

« Au début du spiritisme, le Maître a mis en ordre dans le *Livre des Esprits*, les communications obtenues de 1850 à 1855, par un cercle de chercheurs ; les amis invisibles ont donné alors, aux spirites nouveaux qui avaient à se dépouiller des préjugés préconisés par les églises diverses auxquelles ils appartenaient, la nourriture qu'ils pouvaient digérer, mais en leur déclarant que plus ils s'élèveraient intellectuellement, plus ils

recevraient, selon leur entendement. De son essence même le spiritisme est progressif.

« Plus sage que quelques anciens adeptes du spiritisme aujourd'hui transformés par des études spéciales, Allan Kardec a rempli loyalement et courageusement son mandat ; on a grand tort, ce semble (et cela n'est ni prudent, ni sérieux,) de prétendre qu'il a propagé sciemment l'erreur, entretenu de fausses idées sur Dieu, ce qui n'est point conforme à la vérité. Ayons l'esprit de justice en rendant un hommage mérité aux rudes laboureurs qui nous ont tracé la voie, et n'imitons pas ce frêle oiseau qui veut égaler le vol de l'aigle n'étant point créé pour de telles destinées.

« Après avoir rayonné chacun selon leur génie, les spirites, les spiritualistes, les atmistes, serviteurs de la même vérité, s'uniront tous pour centraliser leurs chères études et propager la science nouvelle sans cesse progressive ; respecter les précurseurs sera leur règle.

« Cet hommage mérité au chercheur consciencieux et modeste, nous le devons aussi à ~~Mme~~ Allan Kardec qui seconda son mari avec tant d'intelligence et d'énergie, en compagne dévouée.

« Permettez-nous, maintenant, de vous rappeler ce que furent nos frères désincarnés, décédés depuis le 1^{er} novembre 1886. »

Le président donne sur les noms qui suivent, une notice qui indique clairement ce que furent ces désincarnés, et quels services ils ont rendu à la cause :

Mlle Marie Esnault. — M. Bimar. — M. Mauras. — M. Alexis Didier. — M. Claude Desoie. — M. Adolphe Fromont. — M. Antoine-Louis Duparc. — Mme Legrand. — Don Juan Marius y Contreras. — Mme Chapitet. — Mme Livia-Giovanini, née Frangini. — Mme Marie Guiet. — M. Sauvaget. — M. Greslez, Amand. — L'abbé Caron. — M. Julien Bablin. — Mme Charles Fauvety. — Mme Morin. — M. Louis Berenguier. — Mme Gérard-Jamme. — Mme Bouillat. — Comte Carlo Sigismond Freschi. — Colonel Baron Daviso. — M. Joannès Josephus Proome. — M. Pierre Paillé. — M. Théodore Buffardin. — M. Lambert Ollivier. — Mme Laffargue. — Mme Prud'homme. — M. Edouard de Ridder. — M. Auguste Bisson. — Mme Vincent. — M. Troselle père. — Mlle Lucie Locamus. — Mme Accati. — Mlle Léonie Coutant. — M. Constantin Deval. — M. L. de Waroquier. — Mme Machet. — M. Louis Vallet. — Mlle Louise Tavernier. — M. Henry Beaucé. — M. Auguste-Antonin Christé. — M. Spencer Fullerton Baird. — M. Bernard Moisson. — M. François Vallès. — M. le Dr Wahu.

M. CH. FAUVETY, dans une causerie familière pleine de charme, a dit combien il était heureux de s'unir à nous pour honorer le souvenir de nos chers décédés, parmi lesquels figure cette année Mme Ch. Fauvety, sa femme, qu'il aime et qu'il regrettera toujours.

Il s'est plu à rendre hommage en particulier à la mémoire de M. François Vallès, inspecteur général des ponts et chaussées, et de M. le Dr Wahu, chirurgien et écrivain éminent, qui furent spirites militants, philosophes et penseurs si utiles à notre cause (1). C'est à notre ami M. de Waroquier que le conférencier a réservé ses paroles les plus cordiales, louant sans réserve son dévouement inaltérable, l'infatigable activité qu'il mettait au service de nos croyances, son empressement à guérir les souffrants.

S'élevant ensuite à des considérations générales, M. Fauvety a étudié le problème du mal et prouvé que la souffrance est un moyen de progrès; que la lutte sous toutes ses formes, politique, religieuse, sociale, et la lutte aussi pour assurer l'existence, tout a son utilité pour l'homme, obligé de se rectifier, de s'intelligenter pour devenir juste et fraternel (2).

Étudiant les religions dans un large esprit de tolérance, il a dit que, sauf le dogme du péché originel peut-être, tous les autres dogmes religieux pouvaient s'expliquer.

Il a montré la véritable égalité des êtres devant Dieu par la pluralité des existences, qui leur permet de s'élever les uns et les autres jusqu'à l'état de perfection et de bonheur qui leur est assigné par la sagesse suprême.

Amené à définir Dieu, il a dit qu'il le croyait personnel, c'est-à-dire conscient de ses actes, ayant l'intelligence, la volonté, la justice, la puissance et l'amour, sans lesquels il serait comme s'il n'était pas.

Cette conférence de 3/4 d'heure a intéressé l'assistance qui l'a applaudie; on peut ne pas être sur tous les points de l'avis de M. Fauvety, mais chacun de nous a su rendre justice à la chaleur de ses convictions noblement et facilement exprimées.

(1) Il a dit à ce propos combien il est difficile, quand on appartient à un certain monde, et qu'on y occupe une position élevée, de rester ferme dans ses principes, conséquemment avec soi-même, et de défendre envers et contre tous la doctrine spirite. Tel est cependant le bel exemple que MM. Vallès et Wahu ont toujours donné.

(2) Les spirites ne peuvent croire au mal, existant comme loi.

L'homme seul, qui a son libre arbitre, crée le mal, et la réincarnation lui est donnée comme moyen pratique de tout réparer.

SONNET IMMORTALISTE

Oui, je suis immortel en mon autonomie
 Et chante l'avenir en mes quatorze vers :
 Après la mort du corps, l'âme n'est qu'endormie
 Et rien de ce qui vit ne meurt dans l'univers.

Comment croire au néant ? mais c'est une infamie,
 C'est nier la justice et voir tout à l'envers,
 C'est traiter la raison comme son ennemie
 Et c'est vivre méchant dans un monde pervers !

L'avenir est à tous ; à tous est la puissance ;
 Tout grandit par la mort et par la renaissance,
 Au sein de l'univers et de l'éternité ;

La même destinée appartient à chaque être,
 De son *moi* progressif l'homme est toujours le maître
 Et fait ou son malheur ou sa félicité ! L. Vireux.

DISCOURS DE MADAME J. COLIN : *Mesdames, messieurs* : Si cette fête qui nous réunit tous les ans, nous trouve toujours aussi fidèles, c'est qu'elle porte avec elle sa bénédiction aussi bien que son enseignement. C'est qu'elle répond à nos besoins de sympathie, de gratitude, d'encouragement, d'exemples, d'espérance sans limite, en ce qu'elle comprend dans un même vocable toutes les grandes âmes qui nous ont précédées dans l'ordre d'une foi nouvelle, où se ralliaient toutes leurs plus généreuses aspirations.

Ce sont ces âmes d'élus, d'apôtres, de martyrs, de missionnaires enthousiastes, de chercheurs persévérants, révéres des hommes ou connus de Dieu seul, qui ont jeté les assises d'une civilisation donnant les fruits sans lesquels, la vie est sans aucun prix, sans aucun espoir, sans aucune dignité.

Pour affirmer ces grands et immortels principes, elles y ont consacré leur existence, leurs facultés, les biens, les affections, les gloires de ce monde, et, au besoin quand le sacrifice leur en fut demandé, les ont scellés de leur sang.

Elles aussi, ont d'abord été bafouées, outragées, traînées sur la claie du mépris, parfois du supplice. Qu'importe ! Elles apportaient un des rayons de la vérité éternelle, et les pâles ombres de la nuit se sont dispersées devant l'aurore de ce beau jour levant !

O vous, âmes vaillantes et généreuses, qui choisissiez de la vie ses plus ardues labeurs, ses plus ignorés renoncements, parfois ses plus horribles souffrances, dans l'espoir de nous doter, nous, des inconnus dans la durée des siècles, de bienfaits, qui nous sont des droits acquis, et qui furent traités — de rêveries impertinentes, d'utopies téméraires, et dont Suétone (un bien honnête homme pourtant), a pu dire dans un accent de souverain mépris : « Les chrétiens, espèce d'hommes infectés de superstitions nouvelles et dangereuses, furent livrés au supplice. » — Et c'était tout : rien ne surgissait de ces cœurs d'hommes pour d'autres hommes !...

Eh bien, ces superstitions condamnées ou ridiculisées sont vieilles de dix-huit siècles et ce sont elles qui ont régénéré le vieux monde qui allait, s'écroulant, s'avilissant dans la honte, la fange et les crimes ! Ce sont elles, qui ont jeté aux quatre coins de l'espace la parole divine, relevant l'homme des fatalités antiques, où, du berceau à la tombe, s'enchaînaient son âme, son cœur, sa liberté ! Et cependant, ceux qui en furent les promoteurs et les révélateurs, furent traités comme des visionnaires ou des fourbes, parce qu'ils avaient dit, dans la sincérité de leur cœur et dans la claire certitude de leur intelligence : J'ai vu, j'ai entendu : si vous vouliez voir et entendre peut-être que pour vous aussi un nouveau ciel serait ouvert : vous verriez, vous comprendriez.

Cependant, chose étrange ! sur tous s'étendaient les paroles d'espérance, de paix et de pardon, et si la vie, (malgré les misères qui y sont attachées) est un bien : ils assuraient la vie éternelle...

La force des choses ?... Mais l'esprit reculerait d'horreur et d'effroi, s'il prenait au sérieux ces billevesées délirantes, en ce que, s'il n'y avait pour nous régir que la fatalité inhérente à la force des choses, toutes forces s'épuisant pour des transformations adéquates mais non déterminées, nous serions incessamment sous cette menace terrifiante, de l'univers s'ébranlant et des mondes sidéraux et planétaires, éperdus et bouleversés, roulant dans l'espace sans borne, jusqu'à l'heure des cataclysmes inévitables, dans d'effroyables rencontres et de destructives collisions.

Mais, rassurons-nous : les plus audacieux, les plus impénitents de ces fallacieux et farouches négateurs sont bien persuadés que le jour de demain se lèvera dans l'orbe auguste de sa déclinaison infranchie, de cela, leur sommeil garde une quiétude satisfaite et ne se laissera point troubler. Ah ! laissons-les dormir !... Laissons aussi dormir ceux que nul problème n'agite, que les clameurs du monde en souffrance, laissent froids et insoucieux ; laissons dormir ceux pour qui la pensée n'a point d'irritants mystères : le présent, d'inquiétants dilemmes ; l'avenir, d'incertitudes

troublantes. Ils dorment ! ou tout au moins, ils ferment les yeux à la pure lumière ; doutant de tout : hormis du mal ; laissant se dessécher leur cœur, sans un besoin d'amour, sans une espérance d'équité. Hélas ! que ce serait triste, si tout devait finir ainsi !... Mais il n'en est rien. Leur heure viendra à eux aussi : il leur faudra la vie, la vie à pleines voiles, toutes grandes déployées ! car ils voudront plus connaître, pour plus et mieux aimer, et toutes les solutions heureuses, satisfaisant à la fois l'aspiration véhémence et généreuse et la froide et irréductible raison.

C'est alors, ô vous, nos protectrices et nos amies bien-aimées, grandes et chères âmes, qui laissèrent de votre passage en ce monde, un sillage éclatant, c'est alors que, comme à nous, vous leur tendrez la main, et, qu'à leurs lèvres assoiffées, vous offrirez la coupe des rayonnantes et sublimes vérités.

Pour nous, qui voulons marcher sur vos traces, et que la vie mortelle opprime souvent de ces vicissitudes, de ces deuils cruels, de ces inévitables douleurs, puissent les vertueux et nobles exemples que vous nous avez laissés, aviver notre foi, féconder nos labeurs, soutenir notre courage, et nous porter, sinon heureux, mais persévérants toujours dans l'amour du bien, du juste et du vrai, jusqu'au seuil de la vie transmondaine, où nous sommes attendus, où nous sommes appelés !...

Et vous, cher Maître Allan Kardec, qui fûtes le laborieux et ardent initiateur de la doctrine où se confirment nos espérances et notre foi, nous vous saluons ! car nous savons que, non content de la part de bienfaits que vous avez apportée à notre monde, vous continuez encore, dans la vie de l'erraticité, votre propagande de science, de progrès, de dévouement, de charité pour tous. Puissiez-vous, à votre tour, reconnaître en nous les disciples et les continuateurs de votre œuvre ininterrompue !

Comment ne les a-t-on pas écoutés ? Comment, la main dans la main, n'a-t-on pas voulu saisir ce qu'il peut y avoir d'accessible et de vrai dans ces visions sublimes et magnifiques, toutes resplendissantes de charité et d'amour ? Hélas ! c'est que l'homme, à de rares exceptions près, se contente de trop peu, qu'il ne fait que la part du besoin et des jouissances de son enveloppe matérielle, et qu'il oublie, que son âme y est enfermée prisonnière et que, pour ce qui passe, il sacrifie ce qui demeure, ce qui est appelé à d'immortelles destinées.

S'il en fut ainsi depuis le passé lointain jusqu'à nos jours, dans la longue pérennité du temps, cela explique encore le discrédit jeté à notre doctrine. Et puis, il est si facile de railler, de blâmer, ce dont on est parfaitement ignorant ; et, si l'on est d'humeur agressive, on y ajoute l'insulte ou, au besoin, les ténébreuses machinations. Cependant, nous ne pouvons que

plaindre ceux qui se déshéritent ainsi de la plus belle part des biens que Dieu a placée sur le chemin de l'être, qu'il dotait de la vie en même que de la raison. Chaque individu en porte en soi l'indéclinable manifestation; et, bien oblitérée, bien attardée est la conscience de ceux qui ne veulent voir dans l'ordre qui régit l'univers, qu'un phénomène de dynamique, n'ayant de coordination et de plan préconçu que ce qu'ils appellent « la Force des choses. »

LES MORTS

Ainsi qu'une forêt mouvante,
Où l'essaim des yeux met des fleurs,
La foule touffue et vivante
Des morts accourt vers nos douleurs.

Comme un océan de ramures,
Houleux sous les vents familiers,
Répand d'harmonieux murmures
Scandés de soupirs par milliers ;

Comme les vagues de feuillages
Aux cimes des bois onduleux
S'illuminent de clairs sillages]
Sous le frisson des gouffres bleus ;

Tels, les cheveux gonflés de houles
Par notre appel désespéré,
On pourrait voir les morts, par foules,
Bondir dans l'espace éthéré !

Ils viennent, pleins d'élans sublimes
Comme les hauts sapins des monts,
Tordre leurs bras vers nos abîmes,
Vers les grands deuils que nous clamons !

Les cris d'amour, jaillis de terre,
— Ainsi que ces laves de sang
Que darde au ciel un noir cratère. —
Poignent les morts d'un jet puissant

Et, comme l'astre des marées
Saisit l'Océan par les flots,
Les morts, en légions serrées,
Suivent l'aimant de nos sanglots.

Nos soupîrs soufflent un orage
Dans cet amas de fronts mouvants ;
Ils voudraient nous crier : Courage !
Hélas ! leur voix se perd aux vents !

Hélas ! hélas ! leur forme est vaine !
Ils sont comme s'ils n'étaient pas,
Nos chers morts que l'amour enchaîne !
Oh ! les frontières du trépas !

...Mais silence ! prêtez l'oreille !
L'homme aurait-il de nouveaux sens ?
Ecoutez ce bruit qui s'éveille,
Ces voix, ces appels, ces accents !

Ecoutez... regardez : la nue
Se déchire ! levez les yeux
Vers la profondeur inconnue
Où s'ouvre un tableau merveilleux...

Les voici ! les voici ! victoire !
Les voici les morts, par milliers
Voici les géants de l'histoire,
Voici vos amis familiers ;

La voici la forêt mouvante
Où brillent les fleurs de leurs yeux ;
La voici, touffue et vivante,
La foule de nos morts joyeux ;

Victoire ! il n'est plus d'épouvante,
Plus de nuit sans fond, plus d'adieux ;
L'Humanité, toute et vivante,
Rejoint ses tronçons radieux !

Plus de désespoirs, plus d'alarmes,
Plus d'implacable effondrement ;
Fleurs des yeux, il n'est plus de larmes
Que des larmes d'enivrement ;

L'amour a vaincu les abîmes :
Renouez vos destins brisés !
Depuis les vallons jusqu'aux cimes
C'est une chaîne de baisers !

Victoire sur les deux rivages !
L'amour chante, et l'amour répond ;
Le gouffre hurlant des veuves
N'est plus qu'un ruisseau sous un pont.

Victoire ! victoire ! victoire !
Plus de mort ! plus d'enfer béant,
Ni plus de geôle purgatoire !
Plus de ténèbres du néant !

Nous avons conquis nos domaines,
Nos deux champs d'immortalité ;
Et toutes les âmes humaines
Ne font plus qu'une Humanité !

J. CAMILLE CHAIGNEAU.

DE LA SOLIDARITÉ : La fête qui nous réunit en ce moment, exprime une idée qui a droit à tout notre respect et à notre adhésion sans réserve : je veux dire l'idée de la fraternité, de la solidarité.

Malheureusement, la solidarité, entendue comme l'entend ici l'Eglise, se réduit à bien peu de chose : les Saints, en effet, sont relativement en petit nombre, et encore en est-il beaucoup parmi eux qu'elle considère comme tels auxquels nous ne pouvons songer sans une profonde pitié ou une vive indignation. Il nous faut donc plus et mieux.

Avez-vous remarqué qu'à mesure que l'humanité avance dans sa marche hésitante, tantôt progressant franchement, tantôt paraissant rétrograder, l'idée de fraternité gagne incessamment du terrain, s'élargit, s'agrandit, tend de plus en plus à réunir dans une même communion fraternelle tous les hommes, à quelque nation, à quelque race qu'ils appartiennent.

Dans les premiers âges de l'humanité, le *struggle for life*, la lutte pour la vie était, quoi que prétendent les contempteurs du temps présent, bien plus ardente qu'elle ne l'est de nos jours, et le : *chacun pour soi*, qui peut se traduire par : *tous contre tous*, régnait alors sans conteste. Peu à peu pourtant l'idée de solidarité, d'abord presque nulle, s'étendit de la famille à la tribu, à la cité, à la patrie. Puis, franchissant les frontières, et s'élevant plus haut encore, débordant l'orgueil des races dites supérieures, elle a conçu la *fraternité humaine*.

Ce n'est pas tout. L'humanité, c'est quelque chose, sans doute, c'est beaucoup même, et il n'y a pas si longtemps que c'était tout, si du moins il en

fallait croire ceux qui affirmaient que la terre était le centre de l'univers, le but de la création, le point où se concentrait toute la pensée divine.

Mais si grande que soit l'idée de la fraternité humaine, elle ne nous suffit plus. Nous cherchons plus loin, et déjà la preuve est faite que la solidarité existe, non seulement entre tous ceux qui, comme nous, sont encore revêtus de leur enveloppe charnelle, mais aussi entre nous et ceux qui, ayant vécu au milieu de nous ou avant nous, ont passé par la mort et sont entrés dans le monde des esprits. Plus encore : la science progresse sans cesse ; de jour en jour, elle plonge plus avant dans l'infini à l'aide, soit du télescope, soit du microscope ; et, à chacune de ses découvertes, nous comprenons mieux qu'au lieu d'être isolés dans l'espace, nous sommes, tout au contraire, reliés par des fils invisibles, mais puissants, à tous les astres qui tracent leurs orbites gigantesques dans l'étendue sans bornes, comme à tous les êtres, grands ou petits, qui vivent, aiment, souffrent et travaillent sur ces mondes, comme nous vivons, aimons, souffrons et travaillons sur le nôtre.

Où, voilà à quels sublimes sommets nous a conduits à travers les siècles, l'idée de la solidarité. Mais qu'il y a loin de la conception de l'idée à sa réalisation ! Que de luttes encore et que d'angoisses avant que la fraternité de tous les hommes sur la terre, la solidarité de tous les êtres pensants dans l'univers, ne soit devenue un fait ! Pourtant, ne l'oublions pas, la conquête d'idées aussi grandioses est déjà, par elle-même, un immense progrès. Car on ne se berce pas de si beaux rêves, de si magnifiques espérances, sans qu'il en passe, petit à petit, quelque chose dans la pratique de la vie. En voulez-vous la preuve ? Remontez de cent ans en arrière. Que voyez-vous ?

À côté d'un petit nombre de privilégiés, la grande masse du peuple taillable et corvéable à merci, supportant, malgré sa misère, presque tout le poids des impôts dont la noblesse et le clergé sont exempts. Mais la Révolution a passé sur ces iniquités séculaires, comme une trombe qui balaie tout sur son passage, et les privilèges ont disparu dans la tourmente. — L'instruction publique était réduite à sa plus simple expression : qu'avait-on besoin d'apprendre à lire et à écrire, à des hommes desquels on exigeait avant tout une docilité et une soumission sans réserve ? Et aujourd'hui ? Aujourd'hui, l'instruction n'est plus seulement un droit, elle est un devoir pour tous. Aussi n'est-il pas de hameau, si humble soit-il, qui n'ait son école ; aussi n'est-il pas de chaumière, si reculée soit-elle, où ne pénètrent quelques rayons de l'intelligence de nos grands penseurs !

Et au point de vue purement matériel, les pas faits en avant sont tout aussi sensibles. Il reste sans doute encore beaucoup trop de souffrances au milieu de nous. Toutefois, quelle distance nous avons parcourue, depuis que, dans le dernier quart du XVIII^e siècle, le gouverneur d'une des plus importantes

villes du royaume pouvait, sans soulever l'improbation générale, répondre aux malheureux qui venaient lui demander du pain : « Mes amis, l'herbe commence à pousser, allez paître. »

Si, vous tournant vers les maisons de refuge, asiles, hospices, hôpitaux, etc., vous comparez le présent au passé, vous souvenant d'ailleurs que jadis on pouvait, dans un même lit d'hôpital, voir étendus côte à côte, un mort, un mourant, un fiévreux et un convalescent, vous serez bien forcés de reconnaître que là aussi nous nous trouvons en face d'un état de choses qui, malgré de nombreuses lacunes, et des abus dont on n'a encore pu triompher, n'en constitue pas moins une amélioration considérable sur l'état de choses antérieur.

Enfin notre réunion ici, n'est-elle pas un autre fait, militant en faveur de notre thèse ? Il nous paraît tout simple aujourd'hui de nous réunir, et de causer entre nous, en toute liberté, de nos espérances. Cependant il a fallu des siècles de luttes, de sacrifices, de désintéressement, de dévouement et de persévérance pour la conquête de ce droit. Et que de sang versé, que de trahisons, que de fanatisme pour empêcher le triomphe de la tolérance et de la libre pensée !

On le voit, les rêves des philosophes et des penseurs n'ont pas été sans influencer grandement sur les actions des hommes et les faits de l'histoire. Mais, répétons-le, malgré tous les progrès réalisés, il reste énormément à faire. N'y a-t-il pas des milliers et des milliers d'enfants qu'on livre à tous les dangers de la mendicité et de la rue ? qu'on prostitue au vice ? que des parents indignes tuent moralement et physiquement pour en vivre, pour s'en faire des rentes ? N'y a-t-il pas les habitations hideuses, étroites, obscures et malsaines où s'entassent pêle-mêle, dans une promiscuité effrayante, père, mère, jeunes gens, jeunes filles et enfants ? N'y a-t-il pas les pauvres qui tremblent la faim et le froid, sans pain et sans vêtements ? N'y a-t-il pas les abandonnés qui pleurent dans leur solitude, sans personne pour leur porter un mot de consolation ou de sympathie, et les révoltés qui ne songent qu'à tout bouleverser et à tout détruire ? N'y a-t-il pas les haines nationales qui menacent à chaque instant de faire explosion, et de convertir toute l'Europe en un immense champ de carnage ? Ah ! qu'il nous reste à faire si nous voulons que la fraternité règne véritablement entre les hommes, les nations et les races qui peuplent la terre !

Il semblerait donc que nous dussions nous appliquer tout entiers à la guérison des plaies que nous venons de signaler. Mais quoi ! l'homme ne vit pas seulement du présent et du passé, il vit encore, il vit surtout, de l'avenir. Aussi a-t-il de tout temps cherché à connaître, non pas tant ce qui intéressait son existence terrestre, que le sort qui lui était réservé par-delà la tombe.

A ce besoin de savoir, de nombreuses réponses ont été données, la plupart aussi peu satisfaisantes pour la raison, que peu attrayantes pour le cœur. Quoi d'étonnant dès lors, qu'à notre époque qui s'emploie si activement à refaire la plupart des solutions que nous a léguées le passé, la science ait aussi porté ses investigations dans cette direction, s'efforçant d'entr'ouvrir le voile qui dérobe à nos yeux la vie extra-terrestre de nos chers morts !

Quel a été le résultat de ces recherches téméraires ? Jusqu'à quel point pouvons-nous nous en féliciter ? Quels que soient nos tâtonnements, quand il s'agit d'expliquer quelques-uns des faits qui, de jour en jour, viennent à notre connaissance, quelles que soient nos divergences en ce qui concerne l'appréciation philosophique de certains autres, une chose considérable est dès à présent définitivement acquise : c'est la possibilité d'entrer en relation avec le monde des esprits, c'est la certitude de la solidarité entre ceux qui ont déjà franchi le seuil de la tombe et ceux qui restent encore en deçà, entre le monde visible et le monde invisible.

Or, qui dit solidarité, dit action réciproque : nous réagissons donc les uns sur les autres, nous exerçons les uns sur les autres une influence bonne ou mauvaise, selon que nos pensées sont tournées vers le bien ou vers le mal. Voilà le fait qui nous paraît à l'abri de toute critique, de toute négation. Mais, hélas ! si nos communications avec les êtres éthérés que nous appelons *esprits*, sont certaines, indéniables, elles ne sont pas cependant, à beaucoup près, ce que nous voudrions qu'elles fussent. Que de peines et de difficultés pour obtenir des renseignements tant soit peu nets et précis sur la situation de ceux qui nous furent chers ! Que de contradictions entre les diverses communications qui nous viennent de ce monde ultra-terrestre où s'agitent, comme ici-bas, la haine, la vengeance, l'ignorance et l'orgueil ? Pourquoi les nôtres ne répondent-ils pas à notre appel comme nous le voudrions ? Et pourquoi, lorsqu'ils viennent, est-ce dans des conditions qui fréquemment nous laissent des doutes quant à leur identité ? Est-ce leur faute, ou est-ce la nôtre ?

Croyez-vous que nous soyons tout à fait sans reproche à cet égard ? Voyez ce qui se passe dans nos réunions : ici, l'on traite les esprits comme on traiterait une matière inerte, ne leur demandant qu'une chose : de nous apporter quelques preuves de la survivance de l'être, sans qu'il se joigne à cette curiosité, parfaitement légitime, ni sympathie, ni affection. N'obtiendrait-on pas de meilleurs résultats, si, à l'ardent désir de savoir qui nous anime tous, s'ajoutait toujours et partout quelque lien d'amour ? — Ailleurs, sous je ne sais quelles influences, on s'abandonne à toutes les inepties des pires époques du moyen-âge, communiquant à peu près exclusivement avec les saints et les apôtres, quelquefois avec Satan, à moins que poussant l'aberration plus

loin encore on ne fasse parler Dieu lui-même. Que peut-on espérer de sérieux, au point de vue scientifique, dans de pareilles conditions; et qui ne voit qu'agir ainsi, c'est ridiculiser et les spirites et le spiritisme? Voilà pour nous. Quant aux esprits, voyez :

Dans tel groupe ne se présentent guère que ceux qui, étant ou se disant malheureux, demandent à leurs interlocuteurs des prières et des conseils. Dans tel autre, de grands génies débitent journallement de plates niaiseries avec des fautes d'orthographe sans nombre, comme si, depuis leur mort, ils avaient désappris leurs grandes pensées et leur magnifique langage. Ailleurs de prétendus savants s'escriment à expliquer le commencement, le but et la fin des choses, et que sais-je encore?

Comment ramener l'ordre et l'unité dans une aussi prodigieuse désharmonie? Question grave qui appelle l'examen de tous ceux qui ont à cœur de voir se propager nos idées.

Si nous travaillions avec plus de suite, de sérieux et de persévérance, les résultats obtenus ne seraient-ils pas meilleurs? Si nous apportions à nos recherches, avec un désir plus ardent de savoir, une volonté plus ferme de bien faire, la tâche ne nous serait-elle pas facilitée?

D'autre part, nombre de communications, vagues peut-être et insignifiantes par leur contenu, n'acquerraient-elles pas une certaine valeur, si l'esprit qui les dicte pouvait être vu dans le temps qu'il écrit ou parle? Et dès lors, ne devrions-nous pas faire l'impossible pour avoir dans toute réunion où l'on expérimente sérieusement, à côté des médiums typtologues ou écrivains, des médiums voyants ou entendants qui serviraient à contrôler les dires des premiers?

Mais comment en arriver là, si successivement tous les groupes se désunissent, se désagrègent, parce qu'on ne sait pas faire à la cause qu'on défend le sacrifice de sa vanité ou de ses petites jalousies?

Que nous regardions donc la société humaine, telle que des siècles d'histoire l'ont faite, ou que nous considérions nos rapports avec les vivants d'outre-tombe, nous avons bien des sujets de tristesse et d'angoisse.

A côté de l'opulence arrogante de quelques-uns, la misère humiliée d'un grand nombre; à côté de la corruption en vêtements dorés, l'honnêteté en haillons; à côté du mérite méconnu, la médiocrité triomphante : voilà le spectacle qui, hélas! ne s'offre que trop souvent à nos yeux en ce monde. Et là haut, si nous devons en croire les dires des esprits, des misères aussi, et des souffrances et des angoisses...

Comment ne pas se sentir parfois envahi par le découragement? Faut-il céder pourtant à cette voix accablée qui nous crie : A quoi bon? Non certes; mais, pleins de reconnaissance pour tout le bien et tous les progrès déjà

réalisés dans le monde, comme pour ceux qui se préparent et que nous voyons poindre à l'horizon, nous reprendrons confiance, et joignant nos efforts aux efforts de tous les hommes de bonne volonté, nous formerons une vaste conspiration pour le triomphe du bien, de la lumière et de la vérité.

Sonder le mal, en connaître toute l'étendue, c'est quelque chose, et c'est à quoi les pessimistes se sont appliqués avec une louable ardeur, une persévérance malade en ces derniers temps. Gémir toutefois ne suffit pas, et nos plaintes ne sauveront pas le monde. Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem détruite, c'est peut-être un beau sujet de tableau; j'aime mieux, pour ma part, celui qui, prenant la truelle et le marteau, en releva les murs. De même, je préfère à ceux qui se lamentent et s'exclament sur l'immensité du mal, dépensant à cette œuvre toute négative, des trésors de force et de talent, ceux qui, sachant qu'il y a des malheureux qui pleurent, s'efforcent de les consoler; qui, voyant des pauvres ayant faim, leur tendent d'une main fraternelle le pain qui les rassasiera; qui, à la vue des misérables qui se perdent, courent après eux pour les empêcher de tomber dans l'abîme.

Voilà les hommes qui comprennent et pratiquent la solidarité. Ne serons-nous pas avec eux plutôt qu'avec ceux qui geignent mollement étendus dans leurs fauteuils? C'est ce que je voudrais pour nous tous en ce jour où nous communions avec nos bien-aimés invisibles, parce que ce n'est qu'en contribuant par tous les moyens en notre pouvoir à toutes les œuvres de relèvement moral et physique, créées ou à créer, que nous resserrerons chaque jour davantage les liens qui nous unissent à ces chers disparus, comme à tous les êtres pensants de l'univers; et aussi, parce que se dépenser ainsi, c'est se fortifier moralement et intellectuellement. Or, quel est le but de l'homme, sinon tendre de plus en plus à la perfection? D. METZGER.

LA SAISON DES MORTS

I

C'est la saison des morts, c'est l'hiver de la vie;
Il fait froid dans la tombe et froid chez les vivants;
Chaque journée en deuil d'un jour triste est suivie
Et l'on voit s'effeuiller les arbres jaunissants.

Tous les petits oiseaux, que le soleil attire,
Se groupent consternés sous ses pâles rayons;
Il fait froid, et dans l'air humide qu'on respire,
Que de dangers!... surtout pour le pauvre en haillons!

Et les morts dont l'esprit aime à voir la verdure
Et qui rêvent émus près des fleurs du tombeau,
Tressaillent en voyant se faner la nature,
S'appauvrir le soleil et s'éloigner l'oiseau.

Et nous qui languissons sur la terre engourdie,
Poètes et rêveurs, philosophes et fous,
Quand novembre revient, nous nous écrivons tous :
C'est la saison des morts, c'est l'hiver de la vie !...

II

C'est la saison des morts, c'est l'éternel printemps,
Répondent les esprits rayonnants de l'espace ;
Nous ne redoutons plus l'inclémence du temps
Dans les mondes nouveaux que notre essor embrasse.

Pour l'esprit dégagé des étreintes du corps,
Que le devoir appelle et que l'amour convie,
Il n'est pas de saison froide et triste des morts :
C'est l'éternel printemps, non l'hiver de la vie !

Nos yeux dans l'infini plongent infiniment,
Dieu se révèle à nous dans la clarté des mondes,
Et nous le comprenons, et nous savons comment
Il donne à tous les cieux leurs lois, leurs lois profondes.

Que parlez-vous d'hiver aux êtres dont le cœur
Renferme un doux soleil de joie et d'espérance ?
Aux esprits généreux qui mettent leur bonheur
A venir consoler la terrestre souffrance ?...

Ah ! relevez vers nous vos yeux fermés longtemps ;
Voyez-nous triomphants dans la grande harmonie ;
Ne croyez pas pour l'âme à l'hiver de la vie :
C'est la saison des morts, c'est l'éternel printemps !

III

C'est l'éternel printemps avec ses fleurs écloses,
Avec ses fleurs d'amour, roses de l'infini,
Avec ses rêves d'or et ses apothéoses
Et ses chants de bonheur et son soleil béni !

C'est l'éternel printemps radieux dans chaque âme
Qui s'élève vers Dieu sans égoïsme humain,
Qui sent la vérité l'inonder de sa flamme
Et le devoir, toujours, lui tracer son chemin !...

O printemps de la vie ! ô mort ! tu prends nos anges
Et tu viens déchirer notre cœur paternel ;
Mais nos enfants chéris sont de douces mésanges
Jouant en liberté dans les jardins du ciel !

Oh ! tu nous les rendras, dans la grande famille
Où les baisers du cœur n'ont jamais rien d'amer,
Où je verrai mon père, où je verrai ma fille
Me sourire et m'aimer comme ils le faisaient hier !

De l'erreur et du mal, ô Mort ! tu romps les fibres
En brisant notre corps plein d'ombre et de douleurs :
Toi qui nous rends heureux, qui fais nos esprits libres,
Oh ! quand tu le voudras, tu peux me dire : « Meurs ! »

Mes yeux se fermeront pour revoir la lumière ;
Pour battre noblement mon cœur s'endormira ;
Lorsque je finirai ma modeste carrière,
Un plus large horizon devant moi s'ouvrira !

A. LAURENT DE FAGET.

Médium Laurent de Faget : Dans ce monde où vous vivez, hommes, mes frères, la vérité est souvent voilée ; vous ne savez où le destin vous conduira et vous marchez, les yeux bandés, vers l'avenir. Dans notre monde spirituel, il en est qui ne voient pas mieux que vous le chemin à suivre, mais des esprits plus éclairés tendent la main à leurs frères ignorants et c'est ainsi que nous marchons tous à la conquête de la vérité.

Ici-bas, la mort vous fait trembler, elle vous émeut outre-mesure. Je sais bien que le spectacle de ce cercueil où repose une tête chère et livide ; je sais bien que le spectacle de la mort est si triste pour vos cœurs blessés, qu'il vous laisse quelquefois un doute sur la justice suprême.

Vous voyez vos enfants s'enfuir, frêles tiges arrachées trop tôt, selon vous, à cette terre de douleurs ; vous pressez de vos baisers éperdus, déchirants, ces belles tresses blondes que vous ne reverrez plus, ici-bas du moins ; vous cherchez, sur ces visages pâlis par la mort, la dernière trace de la pensée absente, la dernière parole d'amour murmurée par ces lèvres glacées. Et

vous vous rappelez qu'avant de mourir à ce monde, une petite main vous a été encore une fois tendue, qu'elle a pressé la vôtre alors que l'agonie avait déjà commencé ses terribles ravages.

O pères et mères désolés, je comprends votre immense douleur, mais ne croyez pas qu'elle soit éternelle. Vos larmes se tariront malgré vous, parce que vos enfants bien-aimés, ceux qui montaient sur vos genoux et appuyaient délicieusement leurs fronts sur vos poitrines, parce que ces enfants bien-aimés ne vous ont pas quittés pour toujours. Ils sont là, plus près de vous que par le passé, puisque leurs âmes peuvent pénétrer les vôtres, puisque leurs pensées s'identifient avec vos pensées et puisqu'ils sont heureux, aujourd'hui surtout, de vous dire avec tout leur cœur combien ils vous aiment.

Cette fête des morts nous est douce à tous ; elle est le lien naturel qui relie, d'année en année, tous ceux qui s'aiment dans votre monde et dans le nôtre.

Spirites, c'est un devoir que vous accomplissez en nous appelant : mais pensez aussi aux esprits qu'aucun parent ou ami n'appelle ; pensez à ceux qui s'enveloppent ici d'un deuil profond, n'entendant aucune voix de la terre leur dire : Courage et Espérance !

Et nous, de notre côté, nous penserons à ceux qui végètent parmi vous, sans affection pour panser leurs plaies morales. Ils sont nombreux, dans votre monde, ces déshérités des baisers du cœur, des joies sereines de l'amitié et de l'amour. Hommes, nos frères, ne les oubliez pas aujourd'hui ; donnez-leur une pensée affectueuse que Dieu se chargera de leur porter. Car, sachez-le bien, aucune de vos pensées n'est perdue, et celles qui se répandent sur les malheureux sont utilisées par les guides qui les conduisent ; elles donnent plus de force à ceux qui souffrent.

Pour moi, je pense aujourd'hui aux mères, aux pauvres mères qui ont perdu presque subitement leurs bébés chéris, ces fruits de leurs entrailles, ces douces fleurs de leur amour. Pauvres mamans aux yeux gonflés de larmes, vous qui vous désespérez devant les berceaux vides de vos anges envolés, n'oubliez pas qu'ils vous seront rendus un jour ; n'oubliez jamais que la mort, qui délivre l'âme de la plupart de ses souffrances matérielles, ne lui enlève aucune de ses aspirations, aucun de ses rêves, aucun de ses amours. Pensez à nous en souriant à travers vos pleurs, car nous vous ouvrons nos bras de l'autre côté de la tombe. La mort n'est qu'une séparation apparente. Plusieurs parmi vous, auxquels il a été donné de sonder davantage les mystères de l'infini, plusieurs parmi vous ont déjà revu des esprits amis, qui leur sont apparus dans leur réalité tangible, quoique momentanément formés d'un corps fluide matérialisé destiné à se dissoudre.

Espérez, vous qui souffrez; vous qui aimez, espérez plus encore! Qu'importe la mort : c'est une renaissance! Qu'importent les épreuves amères d'ici-bas : elles sont le marche-pied de votre fortune future! Cette fortune, qui est le bonheur dans la perfection, vous la trouverez et vous l'agrandirez dans le devoir accompli.

Au revoir, frères et sœurs, mères et enfants chéris. Au revoir! L'éternité n'a point de mur infranchissable pour vous : brisez, à force de bonnes actions, de travaux utiles, de recherches consciencieuses, brisez les barrières qui paraissent vous en séparer. Que votre esprit, dégagé des sombres préoccupations de la vie matérielle terrestre, nous cherche et nous voie, non pas couchés dans la tombe, froide poussière que le temps emporte, mais vivants radieux, libres et immortels, au sein de l'espace, notre nouvelle demeure.

UN ESPRIT D'ENFANT.

MEDIUM, MME VVE GONET : Maman, que la terre me semble petite à moi qui peux voir l'immensité! J'ai retrouvé l'espérance.

L'amour maternel est toujours dans mon cœur et en ce moment il illumine mon visage. Ces chers enfants que j'ai dû laisser sur la terre, je les aime toujours autant, plus encore peut-être et je veille sur eux d'une manière plus étroite. Je les vois, mon œil les caresse avec délice.

Tout m'apparaît souriant : c'est le grand rêve de l'amour réalisé! Ce sont les fleurs entr'ouvertes du printemps, m'envoyant leurs plus purs arômes!

Mère, il faut être à ma place pour comprendre ces ivresses du cœur. Non, toute joie n'est pas bannie après la mort! Non les douceurs maternelles ne sont pas supprimées!

Mère chérie, je t'aime aussi. Cette chaîne d'amour va de la terre aux cieux.

Ah! ces délices de l'espace, vous ne les connaissez pas : il faut être ici pour en apprécier toute la valeur!

Vos bonnes pensées, ces doux parfums de vos âmes, montent jusqu'à nous. La séparation n'existe pas. C'est aujourd'hui, une immense éclosion d'amour là-haut pour ceux qui ont bien aimé sur la terre. *Ta fille.*

MEDIUM, MME HOILEUX : Vos amis ont assisté, comme ils le font toujours, du reste, à cette réunion pleine de vos chaleureuses démonstrations de sympathie. Merci, chers aimés. Bon courage! Vous faites tous ici le bon travail.

Vous trouvez, il est vrai, de nombreuses épines sur cette route terrestre où vous passez. Que cela n'arrête ni votre zèle, ni l'élan de votre charité. Continuez. Nous sommes avec vous dans ce noble combat contre l'erreur et le préjugé.

La pensée et l'idéal, le 1^{er} novembre 1887 : Rien n'est vrai que la pensée, rien n'est beau que l'idéal, rien n'est grand que l'amour et la recherche de la vérité.

Plus rapide que la lumière, la pensée s'élève radieuse vers les mondes innombrables qui peuplent l'étendue ; par elle, l'âme du sage atteint les plus hautes régions de la foi rationnelle.

La pensée philosophique, immuable, éternelle, comme le facteur souverain dont elle est la voix, a traversé les siècles, appartenant d'âge en âge aux humanités de toutes les sphères, la certitude consolante de l'avenir des êtres.

Heureux ceux qui l'ont comprise, plus heureux encore s'ils l'ont transmise à leurs frères pour les guider sûrement et sagement.

Le sentiment du beau idéal, rêvé par le penseur, lui est suggéré par la contemplation des merveilles du monde visible ; avec lui, nous bénissons l'Eternel ouvrier d'avoir fait à l'homme, faible créature, le don de refléter en lui la beauté, un rayon des splendeurs immortelles.

Le beau absolu, idéal et céleste, est contenu en toute œuvre créée, mais il ne se révèle qu'à l'âme croyante, intelligée par l'étude.

La recherche de la vérité est la seule occupation digne des êtres régénérés. Dans les mondes supérieurs qu'habitent les apôtres du progrès, l'unique but de l'existence est l'étude : des lois éternelles, de la formation des sphères, de leur développement, de leur avenir.

Avancez avec courage dans la voie ouverte devant vous ; appelez-nous à votre aide, et que vos fronts se relèvent sous la bienfaisante influence des bons esprits ; ayez foi en nous lorsque nous mettons en vos cœurs la certitude des vies à venir. Notre fraternelle sympathie vous soutiendra au milieu des périls et pour vous nous lèverons un coin du voile qui vous cache l'inconnu ; les souvenirs et les espérances d'une vie meilleure vous aideront dans vos luttes journalières.

Nous combattons avec vous et pour vous en vous répétant à chaque nouvelle épreuve : « Qu'importe où et comment s'écoulent les quelques jours de votre vie terrestre, si chacun de vos instants est rempli par la pratique du bien. Une continuelle transformation régît toutes choses ; à la fin de chaque existence, l'esprit du sage croit sortir d'un songe pénible, et son joyeux réveil marque ses progrès dans la voie infinie.

N'attachez pas aux choses terrestres une importance qu'elles n'ont pas. La doctrine des réincarnations vous enseigne que les liens de parenté sont éphémères, que vous en contractez de nouveaux à mesure qu'en avançant dans l'espace vous vous incarnez sur d'autres sphères. Dans des milliers d'existences successives, vous êtes entourés de parents et d'amis liés eux-mêmes, autrefois, à d'autres êtres chéris dont ils se sont séparés.

Souvenez-vous que cela seul est vrai, et subsiste éternellement ; la plus pure manifestation de l'amour universel, est la fraternité, seul lien indissoluble entre tous les êtres ; toute autre affection est passagère, assujettie aux circonstances momentanées de votre séjour dans un des mondes de l'univers.

Travaillez, étudiez sans cesse, les lois des transformations vous deviendront plus familières, les éternelles et consolantes vérités de la doctrine spirite vous fortifieront au jour de l'épreuve.

Le spiritisme a des enseignements salutaires pour chacune de vos souffrances, c'est pourquoi nous voulons répandre parmi vous la connaissance des destinées futures. Tous les êtres s'avancent vers un but déterminé ; la lutte est proportionnée à la force de chacun d'eux ; aucun ne succombe s'il s'appuie sur l'amour de la justice et de la vérité ; rien n'arrive qui n'ait sa raison d'être, dans le passé et l'avenir. *Un ami.*

Médium Pierre : Salut mes anciens et fidèles amis : je ne suis pas encore réincarné, mais bientôt je me renouvellerai dans votre milieu, pour travailler au progrès de la grande famille, de l'universelle humanité.

Nous allons à tous les cimetières parisiens, et, comme jadis, en colonne serrée, les habitants de la grande ville leur livrent un assaut véritable ; réellement, ce jour-là, les morts sont vivants et reviennent, joyeux, reconquérir toutes les sympathies.

En son cœur, chacun célèbre l'espérance, cette fleur du ciel qui apparaît lorsque ses sœurs terrestres ont disparu sous la bise d'automne ; l'espérance rayonne sur le cœur des éprouvés, les mères et les enfants la bénissent.

Le cimetière, c'est l'égalité apparente après le trépas : vienne l'hiver, et parfois, la neige égalise le sol et les tombeaux ; les étoiles diamantées descendent des nuages, toutes blanches, pour tapisser les plaines et les monts.

La neige abrite le grain, lui donne vigoureuse santé, lui permet ainsi d'être chaque année la sauvegarde des êtres qu'il nourrit.

La réincarnation, suprême espérance, abrite les âmes et leur permet l'ascension infinie, si elles ont la connaissance des lois de justice et d'amour basées sur la plus haute raison.

La réincarnation sauve le monde ; la robe de la mort couvre la vie ; c'est le mode universel qui égalise tout et donne la même destinée à tout ce qui respire.

Je le répète, bientôt je me renouvellerai ; dans l'au-delà de la mort, nous

ne pouvons qu'enregistrer les actes accomplis dans nos existences passées, et le bonheur le plus grand qui puisse nous être réservé, c'est l'appel qui nous est fait par nos parents et nos amis bien-aimés. Attirés lorsqu'entre nous il y a affinité, nous venons, comme des exilés, apprendre ce que font les nôtres et ce qui se passe sur la terre; pour nous vous êtes une mine de renseignements, le lien qui relie le passé au présent.

Armé de ma puissance acquise par mes réincarnations, je me forgerai un corps, instrument que j'accorderai, que j'affinerais selon mon pouvoir; et après le repos dans l'erraticité, pour votre serviteur recommencera le bon travail. Les voulant conscients et justes, je me consacrerai au bonheur et à l'avancement de mes frères en humanité.

C'est le vœu de notre vieux *Sonnez*, celui d'une légion de morts, esprits bienveillants accourus à votre réunion amie.

OPINION D'UN ESPRIT SUR L'AVENIR DU SPIRITISME : *Le groupe Bisontin nous envoie cette dictée :*

Je vais vous parler aujourd'hui de l'évolution spirite, telle que je la comprends.

En ce moment, chaque école tire à soi la couverture, et cherche à faire prévaloir ses idées, afin de se placer au premier rang, et d'avoir l'influence principale. Comme toujours il y a les ardents et les prudents, ceux qui veulent sans cesse marcher en avant et ceux qui trouvent les conquêtes faites jusqu'ici assez belles pour que l'on ne craigne pas de s'y immobiliser pour un temps. Malheureusement les uns et les autres sont mus quelquefois par d'autres mobiles que le pur dévouement à l'humanité. Le spiritisme leur a déjà fait comprendre une partie de la vérité, mais n'a pas pu les transformer tout d'un coup. Ils sont restés soumis aux passions de l'humanité terrestre, et, en se laissant souvent encore entraîner par elles, ils croient agir pour le mieux dans l'intérêt général, se faisant la même illusion que toutes les coteries politiques, religieuses et autres, qui confondent avec plus de bonne foi qu'on ne le croit généralement l'intérêt général avec leur intérêt particulier. Cela tient à la grande puissance de l'égoïsme sur notre planète. Ce parasite moral ne quitte sa proie qu'après avoir épuisé toutes les ruses pour conserver son empire. C'est un Protée aux mille formes, parmi lesquelles le dévouement apparent n'est pas la moins dangereuse.

Il ne faut pas s'attrister outre mesure de voir le spiritisme tromper pendant un temps l'espoir de régénération morale prochaine que les impatients avaient fondé sur lui. On a trop cru à une intervention quasi miraculeuse des puissances supérieures dans les affaires terrestres; on n'a pas assez

compris que le progrès à réaliser devait être le fruit des efforts humains ; on n'a pas vu que le nouvel objet d'études, mis à la portée de l'homme, devait être traité par lui comme tout le reste, et que c'était seulement par un travail persévérant, et en se rectifiant sans cesse à mesure de ses progrès vers la vérité, qu'il pourrait parvenir au but entrevu par lui dès l'apparition des phénomènes spirites, c'est-à-dire une transformation morale rendant possible pour lui un bonheur plus grand.

Si ce point de vue est vrai, comme je le crois, il ne faut ni s'étonner, ni s'affliger de voir l'idée spirite écartelée par ceux qui s'en occupent. Pour en tirer ce qu'elle renferme, il faut tenter toutes les voies, sauf à se retourner quand on s'apercevra que l'on s'est engagé dans une impasse. Il est heureux que ces tentatives se fassent simultanément, car bien des pertes de temps sont ainsi évitées, l'insuccès des uns éclairant tous les autres. Voilà pourquoi il est bon que tous les spirites militants se tiennent au courant de ce que font et disent les écoles dissidentes. Les discussions qui éclatent quelquefois d'un camp à l'autre ne sont pas inutiles car elles obligent chacun à préciser ses doctrines, et tous ceux qui s'intéressent à l'avenir des idées nouvelles peuvent plus facilement suivre le mouvement, et se faire une opinion personnelle.

Vous voyez que je ne suis pas partisan de l'unité de doctrine. C'est que je la crois impossible à réaliser d'ici à longtemps, c'est-à-dire tant qu'il y aura des esprits de tant de degrés différents d'avancement, incarnés en même temps dans le même milieu. L'unité de doctrine n'a pu être réalisée qu'en apparence par le catholicisme, et à l'aide de procédés barbares et anti-évangéliques. La liberté de penser, le libre examen ont toujours amené les hommes à se grouper suivant leurs affinités, et à constituer un grand nombre d'églises diverses. Cela a été pour le protestantisme plutôt une force qu'une faiblesse, et a produit plus de bien que de mal.

Comme la liberté la plus entière ne peut pas ne pas être à la base des études spirites, il est impossible qu'il en soit autrement pour le spiritisme que pour le protestantisme. Ce sera le contraire de l'ésotérisme, qui ne consentait à initier aux mystères qu'un petit nombre d'hommes soigneusement triés sur le volet. En matière de spiritisme, tout sera mis libéralement à la portée de tous ; mais une sorte de sélection naturelle s'accomplira par la force des choses, et, lorsque le spiritisme se vulgarisera véritablement, chacun suivra l'école dont les doctrines auront le plus d'affinité avec ses propres tendances. Les esprits les plus philosophiques se rallieront aux doctrines transcendantes ; les esprits d'un avancement moindre préféreront des doctrines plus terre à terre ; mais tous auront sur leur véritable nature, sur leur origine et leur destinée, des idées plus rationnelles que celles qui

ont cours aujourd'hui, et c'est en cela que consistera le principal progrès réalisé par le spiritisme. Le reste, c'est-à-dire l'application de nouveaux principes à l'organisation sociale, économique et politique des nations, en sera la conséquence naturelle et nécessaire. *Groupe Bisontin.*

Le cahier prochain donnera la communication obtenue par Mme Bonnot, et le discours de M. Boyer.

La séance a été levée à 5 heures 1/2, après la lecture d'une méditation.

LES RÉFLEXIONS DE MARIE

Suite. — (Voir la *Revue Spirite* du 1^{er} novembre 1887.)

Si tu veux rester dans l'oisiveté éternelle, dans la méchanceté éternelle, crois bien que la loi divine saura t'atteindre et te forcer à marcher vers le but commun à tous les hommes. Dieu prend soin du moindre atome. Comment délaisserait-il une âme qui peut le comprendre et l'aimer ?

Le mal dans l'humanité n'est pas incompatible avec la justice de Dieu. Coup de fouet donné à l'homme sur la route du bien, il est destiné à l'éclairer par les contrastes, à le redresser quand il marche oisif et courbé sous le poids de ses pensées. Il faut encore des batailles aux rois et aux empereurs pour leur apprendre ce qu'est le fardeau de la couronne. Il les faut aux peuples pour qu'ils se replient sur eux-mêmes, interrogent leur conscience et suivent une route meilleure. Il les faut encore aux peuples pour qu'ils maudissent les despotismes royaux et combattent leur propre ignorance et leur faiblesse. Le sol ravagé par la guerre fera éclore de beaux fruits et des épis dorés dès que les peuples seront mûrs pour la liberté ! Il faut qu'ils arrosent de leur sang et de leur sueur l'arbre que Dieu féconde, et qui a nom : Progrès !

Les assassins et les voleurs nous apprennent la prudence. Tout le mal nous conduit vers tout le bien.

Non, le mal n'est pas, comme l'a dit Hugo, une faute d'orthographe de Dieu. Le mal est le complément nécessaire du bien sur une planète où le bien repose souvent sur des fictions, où la morale n'est souvent qu'un mot, une forme trompeuse. Ce que vous appelez le mal ne l'est pas toujours en réalité. Vous jugez d'après vos préjugés, vos opinions toutes faites. Allez-vous souvent au fond des choses ?

Oh ! hommes ! quand vous condamnez, si vous pouviez apprécier combien, parfois, vous êtes injustes, vous reculerez effrayés de votre sans-façon et de votre cruauté !

Le seul coupable, nous l'avons dit, c'est l'ignorance ; c'est l'ignorance qui fait les malheureux. Ceux que la lueur du vrai éclaire, savent bien que leurs

fautes entraînent leur déchéance et que la déchéance morale entraîne le châtimement. Châtiment juste et inévitable par cette même loi qui veut que tous les effets aient une cause et toutes les causes leur effet.

Que sera le châtimement des grands coupables d'ici-bas ? Comment seront punis les missionnaires du vrai, qui ont renoncé à leur noble mission pour égarer les hommes qu'ils avaient charge de conduire ?

Quel sera le châtimement des ministres ambitieux qui font la guerre pour asseoir le despotisme sur des ruines ? Quel châtimement subiront les tueurs de peuples, comparé à celui qui doit atteindre les vulgaires assassins ?

Tout est si mal pesé ici-bas que vous ne savez pas juger sainement les responsabilités. Vous vous inclinez devant un bourreau couronné qui garotte une nation, insulte à toutes les libertés, se rit de toutes les douleurs. Et vous réservez vos colères aux misérables déclassés qui, faute de pain, ont volé et, faute de fraternité bien souvent, ne sentant pas venir à eux le rayon de tendresse réciproque auquel tout homme a droit, se sont rués brutalement sur leurs semblables. La société n'a-t-elle rien à se reprocher à leur égard ? A-t-elle été tendre pour eux ? S'est-elle penchée sur les ignorants pour les instruire ; sur les malheureux, pour les plaindre, les rassurer et leur faire entrevoir un état meilleur ? Chacun a droit au travail dans l'humanité. Que dites-vous, dès lors, des ouvriers qui chôment, avec une famille sur les bras ? Que dites-vous de la jeune fille qui se prostitue, n'ayant aucune ressource pour vivre ?

O hommes ! ô mes frères ! redoutez non la vengeance divine, car Dieu ne se venge pas, mais la responsabilité de vos actes, mais cette justice éternelle qui ne laisse rien passer d'inaperçu et qui se substitue à la justice humaine, quand celle-ci reste au-dessous de ce qu'elle doit faire.

Et soyez certains que, dans le monde des esprits, vous retrouverez l'équivalent de ce que vous aurez fait ici-bas. Dans le monde des âmes, où la vérité se fait jour mieux que sur terre, vous aurez des compensations à toutes vos souffrances actuelles ; vous aurez des bonheurs et des joies. Mais la tunique de Nessus que vous ne pourrez quitter, ce sont vos fautes qui l'auront tissée et unie à votre chair jusqu'à ce que le repentir ait relevé vos âmes. Oh ! soyez meilleurs que vous ne l'êtes, étudiez les problèmes sociaux, songez au sort du pauvre, élevez sur la voie du bien-être ceux que l'infortune a placés au dernier rang. Et alors, vous pourrez entrer le front pur dans l'empire éternel des esprits. Vous n'aurez point à rougir de vos fautes et à subir l'inéluctable loi du châtimement mérité.

Dieu n'est pas un tout-puissant aveugle qui envoie ses grâces sans raison à qui il lui plaît. Otez de votre esprit l'image des dieux anciens. Plus de Paganisme ! Plus de faux Christianisme non plus ! Dieu est en vous. Il y

réside par sa justice immanente. Vous êtes son propre foyer, car sa lumière est en vous et vous vous punirez vous-mêmes en constatant votre infériorité au milieu des natures d'élite qui vivent dans les célestes sphères.

La Terre n'est qu'un point de l'espace. Tout autour de vous, aussi loin que l'œil humain peut aller, aussi loin que les étoiles de la voie lactée se confondent à vos regards troublés ; plus loin que la portée de vos télescopes, plus loin que la portée de vos rêves, il y a encore des soleils et des planètes. Chaque firmament possède un nombre incalculable d'étoiles ; par delà tous les horizons accessibles à votre vue bornée, d'autres horizons émergent encore et toujours de l'infini et sont chargés comme le vôtre, d'une multitude d'astres lumineux et de globes habités.

(A suivre.)

UNE BONNE PROMESSE

Messieurs ; La note dont vous avez bien voulu faire suivre mon dernier article, est trop flatteuse pour que je ne tienne pas à cœur d'y répondre de mon mieux.

Vous me demandez, Messieurs, *d'écrire un autre article dans lequel la défense du spiritisme soit présentée à l'encontre des savants officiels* (qui moins que tous les autres sont à mes yeux susceptibles de comprendre les phénomènes d'hypnotisme et de suggestion).

Permettez-moi de vous faire remarquer que la chose est beaucoup moins simple qu'elle ne paraît. En effet, pour atteindre un résultat efficace, il est indispensable de démontrer, d'une façon péremptoire, aussi bien pour un savant qu'aux yeux de tous :

1° Qu'il existe chez l'homme une *animation psychique*, complètement distincte d'avec les fluides animateurs de la matière organique, chose dont ne s'est jamais préoccupé la science officielle, si ce n'est pour le nier de parti pris.

2° Que les fluides animateurs de la matière organique se comportent dans les organismes suivant un ordre de circulation tout spécial dont la science officielle ne s'est non plus jamais préoccupé, parce que d'avance elle ne l'admettait pas.

3° Que dans les modes d'action des fluides animateurs des organismes, l'*induction* joue un rôle énorme qui n'est pas soupçonné, parce que, ainsi qu'il me serait facile de le démontrer, les *enseignements* de la *physique officielle* au sujet de l'*induction* sont en partie erronés.¹

4° Que les fluides animateurs de la matière organique, tout en suivant des lois analogues à celles des fluides de la matière inorganisée, sont cependant d'une nature différente.

5° Que c'est une erreur insigne de croire, ainsi qu'on l'insinue dans l'en-

seignement des facultés, que les forces physiques sont dépendantes et inséparables de la matière terrestre et minérale, et qu'elles sont, en conséquence, une propriété de la matière.

6° Que dans l'ordre physique, ce n'est pas la molécule matérielle, laquelle n'a de valeur que par son poids et son étendue, qui a de l'importance, mais bien le *fluide dynamique*, attendu que les forces naturelles quelles qu'elles soient, électricité, vapeur, composés fulminants, essences, venins, germes, virus, agissent toutes avec d'autant plus d'intensité qu'elles sont plus concentrées, c'est-à-dire plus dépourvues de poids et d'étendue.

7° Que par conséquent dans l'étude des phénomènes physiques, physiologiques, biologiques et psychologiques, si l'on veut progresser avec sûreté et avec clarté, il faut laisser de côté le principe suranné des propriétés de la matière, pivot de la philosophie matérialiste, et lui substituer le principe lumineux du *mouvement universel coordonné*, pivot de la philosophie dynamo-psychique.

Vous voyez que dans cet ordre d'idées, soit qu'on procède du composé au simple, ainsi que je viens de le faire en posant ces quelques jalons, soit qu'on suive l'ordre inverse, toujours plus compréhensible pour la masse des lecteurs, ce n'est pas *un* article qui pourrait y suffire.

Combien en faudrait-il ? Je n'en sais rien. Tout ce que je puis vous dire c'est qu'en *matière* de biologie et de *psychologie*, on ne parviendra à démonétiser la science officielle ainsi que ses pontifes, qu'en leur démontrant hardiment et à satiété, dût-on se répéter cent fois, que *leurs raisonnements* reposent sur un point de départ absolument faux, source d'obscurités et d'erreurs : et que n'ayant à leur service qu'un falot défectueux, ils ne sauraient prétendre à y voir bien clair et à guider qui que ce soit.

Maintenant que j'ai posé de mon mieux le canevas que je crois le plus favorable « à la défense du spiritisme », je déclare en toute sincérité que je considérerai comme le bienvenu quiconque voudra bien m'aider à le remplir.

Dr FERRAN.

Nota : Voici sur le Docteur Wahu les renseignements contenus dans le *Phare du Littoral*, ils vous intéresseront : « Hier 4 octobre à dix heures du matin ont eu lieu les obsèques d'un de nos concitoyens, le Dr Wahu, ancien médecin principal, officier de la Légion d'honneur.

« Le service religieux a été célébré par M. le pasteur Curnell, de l'Eglise Américaine.

« D'après la volonté formelle du défunt, aucun honneur militaire n'a été rendu. Il avait exigé le service le plus modeste et quelques amis l'accompagnaient à sa dernière demeure.

« Deux allocutions touchantes ont été prononcées sur sa tombe : l'une
« par M. F. Brun, son compatriote et ami, l'autre par M. Marguet, ancien
« conseiller de Préfecture avec lequel il était lié depuis 27 ans.

« Le Dr Wahu était membre honoraire de la *Société* des lettres, sciences
« et arts des Alpes-Maritimes ; il avait fait partie du conseil d'Hygiène du
« département à l'époque de l'annexion.

« Malgré ses 86 ans le Dr Wahu avait conservé l'amour du travail et toute
« sa lucidité d'esprit ; c'était un écrivain remarquable dont les nombreuses
« études mériteraient d'être recueillies ; il a laissé plusieurs ouvrages sur
« l'hygiène et sur la philosophie, c'était un homme de bien dans toute
« l'acception du mot, *un grand cœur et un vrai patriote.* »

Chose assez rare, c'est par une lettre de lui que j'ai appris sa mort (lettre
qui devait m'être envoyée de suite après décès).

« Quand vous recevrez cette lettre, me dit-il, la maladie aura achevé son
« œuvre sur ma pauvre vieille défroque terrestre, et j'aurai rejoint mes amis
« de l'espace. »

Les amis de l'espace ne lui ont pas fait défaut, bien au contraire, et j'ai à
ce sujet une *communication de lui* des plus intéressantes et des plus
remarquables.

Dr FERRAN.

Mme Veuve Wahu, ayant appris que presque tous les journaux politiques
avaient parlé de son mari, le docteur regretté, nous demande de lui envoyer
le nom de ces feuilles, désirant conserver ces preuves de l'estime et de
l'affection que le Dr Wahu avait su inspirer à tous. Prière à nos amis de
nous signaler ces journaux, ou de nous envoyer des n^{os} spécimens que nous
adresserons à Mme Wahu, villa Albert, à St-Pons, près Nice, Alpes-Mari-
times, qui recevrait aussi avec plaisir les communications dictées par le Dr.

M. Wahu n'avait pas refusé l'assistance de la Société des lettres, sciences
et arts de Nice, dont il était membre honoraire depuis 1880 ; un malentendu
n'a pas permis d'en convoquer à temps les membres, mais, nous l'avons vu
par la lettre du Dr Ferran, M. Brun, secrétaire de cette Société, a prononcé
des paroles sur la tombe du Dr. De plus, la Société a confié à l'un de ses
membres le soin de rédiger une notice sur la vie et les œuvres du Dr Wahu.
Mme Wahu nous dit ceci : « Je n'ai pas été pour mon mari un ange de
« charité, mais un ange gardien qui l'empêchait de faire des imprudences,
« il avait 85 ans ; ce sont choses naturelles que se soigner mutuellement
« et se prévenir contre le mal, entre mari et femme qui s'aiment, et point
« n'est besoin de charité. »

CONFÉRENCE DE M. LÉON DENIS

On nous écrit de Lyon, 3 novembre 1887 : La ville de Lyon a eu le privilège d'entendre la parole élégante et convaincue de M. Léon Denis dans une conférence organisée par les deux sociétés spirites, la Société de Perrache et la Société fraternelle. Cette fête de la pensée a eu lieu le dimanche 23 octobre, et elle comptera dans les annales du spiritisme lyonnais, car c'est la première fois qu'il en a été parlé dans une conférence publique. La presse républicaine lyonnaise avait annoncé la conférence et en a fait d'excellents comptes-rendus. Les spirites, désireux de voir répandre leur philosophie, ont été pleinement satisfaits, et souhaitent voir se renouveler souvent ces réunions fraternelles et cordiales où tous les assistants ont un profit certain.

M. Léon Denis avait choisi pour sujet de sa conférence : Les mondes et la vie universelle, les existences successives de l'être.

Le public sympathique qui l'a entendu et applaudi avec enthousiasme, forme le vœu de pouvoir de nouveau se presser autour du conférencier qui a déroulé devant lui les magnifiques horizons de l'univers et les conséquences logiques de cette incommensurable création.

Nota : Le public lyonnais est toujours sympathique aux conférenciers, lorsqu'ils viennent, tout simplement, pour rendre hommage à la vérité; Allan Kardec en a eu deux fois la preuve.

Le 4 mai 1883, M. L. vint à Lyon, et dans la salle de l'Elysée, devant plus de douze cents personnes dévouées à la cause, il exposa nettement ce que c'est que le spiritisme.

Une tribune avait été réservée pour MM. les journalistes de Lyon qui avaient été conviés à cette conférence; cette tribune ayant été envahie par la foule, les journalistes crurent à un manque d'égard de la part des organisateurs, et se refusèrent à faire le compte-rendu de cette soirée tout en le regrettant. Ce qui précède, prouve que, depuis 1862, le public lyonnais a été sympathique aux chercheurs de vérités tels que M. Léon Denis.

Merci à notre correspondant, M. H. S.

LA PERFECTION DIVINE ET LES LACUNES DE LA CRÉATION

1° Il est que temps de justifier la personnalité divine des lacunes qui, prétend-on, existent dans l'œuvre de la création.

2° Que nous dites-vous? que Dieu a créé le mal.

Dites plutôt que Dieu, dans l'œuvre de la création, a tout fait logiquement et vous aurez dit une chose vraie :

3° Quand vous dites que si le mal existe, c'est Dieu qui l'a voulu, vous ne vous apercevez point que, simplement, vous niez Dieu.

4^e Le promoteur de tout ce qui est, n'a donné l'impulsion à ce qui existe qu'en vue du bien, ce qui prouve que tout est logiquement et mathématiquement ordonné. J. L.

La théorie de notre frère Céphas, pour donner une raison des souffrances qu'ont à subir les êtres inférieurs de la création, est-elle rationnelle? est-elle logique?

Surtout, répond-elle victorieusement aux objections des matérialistes, sur les lacunes de la création, attribuées à un Dieu tout-puissant, souverainement juste et bon?

La dernière de ces questions, étant celle qui, à nos yeux et à ceux de nos lecteurs sans doute, a le plus d'importance, sans admettre sans conteste la première, nous la laissons pour ne nous occuper que de la dernière question. Nous croyons erronée la théorie d'après laquelle : « Les plantes, les animaux, etc., sont ces mêmes êtres, qui souffrent aujourd'hui au sein de cette masse épaisse de ténèbres et de douleurs qui ont formé autrefois cette matière, en désobéissant à la loi de Dieu, et que, s'ils en sont aujourd'hui les prisonniers, ne le sont que pour rétablir dans son état primitif la substance dont elle est composée. »

Cette théorie ne lave pas Dieu créateur tout-puissant de la création, des accusations que certains portent contre lui : « d'avoir créé le mal et la souffrance pour les créatures? » « Oui, dit Céphas, puisque ce sont les esprits qui ont donné une mauvaise direction aux fluides qu'ils étaient chargés de modifier pour le bien; ils en ont changé la direction, et emmené la planète, à l'état morbide qui fait souffrir aujourd'hui les esprits incarnés qui y vivent. »

Mais, répondent les matérialistes : « Nous constatons ce qui suit : Si Dieu, dans la théorie de Céphas, n'a pas coopéré à la mauvaise direction donnée aux fluides, il ne lui en revient pas moins la responsabilité entière. »

« Ce sont bien les esprits prévaricateurs sur la terre, nous le voulons, qui ont créé cet état du mal; — mais, qui a créé ces mêmes esprits qui ont créé le mal? c'est Dieu, sans doute! Alors que la toute-puissance et son infinie bonté lui commandaient logiquement mathématiquement, de ne créer que des êtres impeccables. Or, comme il ne l'a pas fait, à lui, la responsabilité entière du mal. »

« Prétendre que Dieu, infiniment juste et bon, a créé des êtres, en sachant qu'ils seraient malheureux, ou dire qu'il ne les a pas créés pour la souffrance, mais que leurs imperfections les rendent susceptibles de souffrir, cela revient au même. »

D'après la théorie de notre frère Céphas, Dieu n'aurait pas créé le mal, mais il aurait créé la cause du mal.

Nous restons là de nos réflexions; plus tard nous essaierons d'expliquer les données de notre épigraphe que nous rappelons en finissant : nous le croyons, dans cette direction seule, il faut chercher pour se rendre compte : « Des lacunes de la création. » — Des lacunes dans la création, il ne peut y en avoir, nous nous efforcerons de le prouver. J. LAFORGUE

Erratum : Revue du 1^{er} novembre courant, p. 672, 11^{me} ligne, lire *Nozeran* au lieu de *Nozereau*.

ESSAIS DE LA CHALOUPE ÉLECTRIQUE

Le Petit Havre, 29 octobre 1887. Ainsi que nous l'avions annoncé le jeudi 20, ont eu lieu les essais effectifs de marche de la chaloupe électrique, munie des accumulateurs *Commelin-Desmazures* et *Baillache*, en même temps que du moteur du capitaine Krebs, construit aux Forges et Chantiers de la Méditerranée. (M. Commelin est spirite).

Ces essais ont duré pendant six heures, en présence d'une Commission composée de MM. Chapuis, lieutenant de vaisseau, commandant des mouvements du port; Edermann, ingénieur, chargé de la surveillance des travaux de l'industrie du Havre, pour le compte de la marine de l'Etat, et Leflambre, commissaire aux approvisionnements.

Ces essais ont donné tous les résultats prévus par le contrat passé avec la marine.

La charge s'est maintenue dans l'accumulateur, qui a actionné le moteur pendant les six heures, avec une régularité parfaite.

L'hélice a donné en moyenne 275 tours, avec une indication de 104 volts, et 86 à 87 ampères, donnant ainsi une puissance de 12 chevaux. La vitesse s'est maintenue à six nœuds.

Le mardi 25, on a procédé à de nouveaux essais de vitesse, avec la même charge d'électricité et le même nombre de tours d'hélice. Cette deuxième expérience a eu lieu en présence de la même Commission, dans le bassin Bellot, sur une base dont la mesure avait été donnée par l'Administration des ponts et chaussées. Les essais ont duré trois heures environ, et les résultats ont été les mêmes, c'est-à-dire très satisfaisants.

La chaloupe électrique est enfin sortie du port, jeudi soir à six heures, et est rentrée à sept heures et demie. On voulait se rendre compte de l'effet de la houle sur l'emmagasinage de l'électricité. Là encore, les appareils ont fonctionné à la satisfaction générale.

Ces expériences, très concluantes, font espérer qu'un complet succès récompensera les trois années de travail et de recherches consacrées à ce système d'emmagasinage de l'électricité et d'application aux moteurs maritimes. La force ainsi obtenue sera prochainement appliquée à la manœuvre du torpilleur sous-marin, en ce moment en construction à Toulon.

L'appareil moteur de M. Krebs, destiné à ce torpilleur, devra développer 52 chevaux de force. Construit dans les ateliers des Forges et Chantiers, il est entièrement terminé et prêt à être expédié.

Nota : Nous sommes heureux de cette bonne nouvelle, la réussite complète de l'accumulateur dont M. Commelin est l'auteur principal; cet électricien, spirite et médium, mérite à tous les titres de réussir, et nous le désirons parce qu'il est humble de cœur, serviable et juste. Certainement il a toute notre sympathie.

Le Gérant : H. JOLY.